

RESEARCH OUTPUTS / RÉSULTATS DE RECHERCHE

Purnelle (Gérald), L'Eau souterraine. Lectures poétiques

HOUTART, Manon

Published in:
Textyles

DOI:
[10.4000/textyles.6413](https://doi.org/10.4000/textyles.6413)

Publication date:
2023

[Link to publication](#)

Citation for published version (HARVARD):

HOUTART, M 2023, 'Purnelle (Gérald), L'Eau souterraine. Lectures poétiques: Compte rendu', *Textyles*, Numéro 64. <https://doi.org/10.4000/textyles.6413>

General rights

Copyright and moral rights for the publications made accessible in the public portal are retained by the authors and/or other copyright owners and it is a condition of accessing publications that users recognise and abide by the legal requirements associated with these rights.

- Users may download and print one copy of any publication from the public portal for the purpose of private study or research.
- You may not further distribute the material or use it for any profit-making activity or commercial gain
- You may freely distribute the URL identifying the publication in the public portal ?

Take down policy

If you believe that this document breaches copyright please contact us providing details, and we will remove access to the work immediately and investigate your claim.

Purnelle (Gérald), L'Eau souterraine. Lectures poétiques

Bruxelles, Académie royale de langue et littérature françaises, coll. « Essais », 2021.

Manon Houtart



Édition électronique

URL : <https://journals.openedition.org/textyles/6413>

DOI : [10.4000/textyles.6413](https://doi.org/10.4000/textyles.6413)

ISSN : 2295-2667

Éditeur

ker éditions

Édition imprimée

Date de publication : 15 décembre 2023

Pagination : 164-166

ISBN : 9782875864406

ISSN : 0776-0116

Ce document vous est offert par Université de Namur



Référence électronique

Manon Houtart, « Purnelle (Gérald), L'Eau souterraine. Lectures poétiques », *Textyles* [En ligne], 64 | 2023, mis en ligne le 15 décembre 2023, consulté le 22 janvier 2024. URL : <http://journals.openedition.org/textyles/6413> ; DOI : <https://doi.org/10.4000/textyles.6413>



Le texte seul est utilisable sous licence CC BY-NC-ND 4.0. Les autres éléments (illustrations, fichiers annexes importés) sont « Tous droits réservés », sauf mention contraire.

Comptes rendus

Andrei (Carmen), *Réflexions sur l'identité, la culture et la littérature belges*, Paris, L'Harmattan, 2022, 263 p.

Professeure à l'Université Dunărea de Jos à Galați (Roumanie), Carmen Andrei livre dans ce volume une série d'études sur l'originalité de la vie culturelle et littéraire belge francophone. Une dédicace émouvante à Michel Otten, décédé en mai 2023, nomme le « passeur » de ce corpus et fait comprendre l'attention portée à la « lecture » attentive des œuvres. Comme souvent dans ce genre d'ouvrage, il s'agit ici de rassembler nombre d'études déjà publiées, certaines de manière confidentielle, qui ont été plus ou moins remaniées pour l'occasion : la chercheuse donne ainsi un sens nouveau à des travaux entrepris depuis 2007. Généralement présentés lors de colloques ou dans des rencontres internationales et à destination d'un public étranger, ceux-ci font évidemment référence à des ouvrages ou à des articles bien connus par les lecteurs de *Textyles*.

Tout en soulignant la bonne tenue de l'ensemble, il est peu utile de reprendre ici ce qui résulte d'un travail de synthèse. C'est pourquoi je me bornerai à pointer, au fil de la lecture, les passages qui m'ont paru les plus originaux et les plus stimulants pour notre champ de recherches. Très intéressante est ainsi la brève enquête sur le mot « belgitude » sur la toile, qui navigue entre 100 000 références... en 2011. Le terme a alors tous les sens et leurs contraires, de l'éclairage des autoroutes aux 24 heures vélo de Louvain-la-Neuve ! Carmen Andrei met en évidence quatre significations, du dérisoire au patriotisme et de l'imaginaire débridé à l'indolence souriante (*sic*).

Une partie de l'œuvre de Lemonnier est analysée dans les termes proposés par Georges Bataille dans *La Littérature et le Mal*. *Un Mâle* et *L'Hallali* seraient ainsi des romans articulés autour des thèmes de la souveraineté et de la transgression. Cachapèrs est en effet un personnage singulier, au-delà des lois et des normes, qui tire son bien autant que sa jouissance

de la chasse et de la prédation. Même si le rapprochement aurait gagné à être prolongé dans d'autres œuvres, il est suggestif. Une analyse *nietzschéenne* de Lemonnier serait un beau sujet de thèse (note personnelle, PA).

Une brève analyse de la poétique d'Achille Chavée donne l'occasion à l'auteur de préciser l'humour noir qu'il pratique dans ses aphorismes (p. 112). Elle y repère plusieurs procédés de bouleversement du langage, par la déformation des proverbes, le déplacement des mots, la revalorisation d'expressions figées, les jeux sur la polysémie et l'homophonie, et un remaniement des clichés. Autre poète traité: François Jacqmin, dont la « poétique du peu » est définie autant comme un refus de l'institution littéraire que comme le rejet d'une croyance dans les pouvoirs de la poésie elle-même. En misant sur l'illisible, le poète creuse ce qu'il nomme sa « crevasse ».

Auteur moins souvent abordé par la critique, Paul Emond fait l'objet d'une approche qui prolonge celle qu'avait proposée Michel Otten. Ce sont ici les réflexions de la traductrice de la *Danse du fumiste* qui retiennent l'attention. Comment adapter les jeux polysémiques d'un écrivain qui joue avec le nom d'un nettoyeur de cheminées qui est aussi celui d'un mouvement littéraire? Qui dans le pigeon voit la dupe autant que l'oiseau? Ou qui mêle sciemment la main au feu et les mains propres? Qui confond les genres et les références? L'article se conclut par une double référence, à Emond et à Borgès, sur la littérature comme une « forme de bonheur ». Même si le lien avec l'identitaire est parfois un peu lâche, l'ouvrage, on le voit, comporte de nombreux aperçus

originaux qui devraient intéresser tous ceux qui travaillent sur les auteurs belges francophones.

Paul ARON
Université libre de Bruxelles

Defraeye (Piet), Mitterbauer (Helga), Reyns-Chikuma (Chris) (dir.), *Brussels 1900 Vienna. Networks in Literature, Visual and Performing Arts and other Cultural Practices*, Leiden/Boston, Brill/Rodopi, 2022, 453 p.

Brussels 1900 Vienna. Networks in Literature, Visual and Performing Arts and other Cultural Practices propose de comprendre le modernisme comme un réseau international à l'aune des échanges culturels qu'ont entretenus des créateurs de nationalités différentes. L'ouvrage dirigé par Piet Defraeye, Helga Mitterbauer et Chris Reyns-Chikuma cherche ainsi implicitement à interroger le monopole hégémonique de Paris comme centre névralgique en le désituant (sans toutefois chercher à le destituer de son statut de capitale du monde culturel du XIX^e siècle) pour placer la focale sur l'axe qui relie Bruxelles à Vienne. Du fait de son prestige précoce, l'art belge a eu plus d'influence sur les créateurs autrichiens qu'ils ne se sont eux-mêmes nourris du leur. L'aspect le plus audacieux de l'ouvrage est, dans ce contexte, de déconstruire une approche bilatérale du concept de transfert culturel en identifiant une « incomplète réciprocité » (p. 113) dans les échanges qu'ont entretenus les créateurs de ces deux pays.

Les deux premières communications envisagent la réception autrichienne de Maeterlinck. Dans le cadre d'une analyse de l'œuvre de Hugo von Hofmannsthal, Anke Bosse invite à considérer que le modernisme théâtral commence en Europe avec lui, en ceci qu'il a introduit un processus de « dépersonnalisation » qui l'amènera, notamment, à remplacer les acteurs par des marionnettes. À sa suite, Sigurd Paul Scheichl rappelle que Maeterlinck a été apprécié par des artistes réunis autour de Herman Bahr, mais a aussi subi l'hostilité des institutions officielles. L'auteur montre également que la déclaration de guerre, en 1914, fait rupture dans sa réception et freine, de manière générale, le mouvement des échanges culturels. Piet Defraeye renverse la perspective en envisageant la réception d'Arthur Schnitzler en Belgique. Si ce dernier a été découvert dans les réseaux francophones dans l'entre-deux-guerres, Defraeye montre qu'il n'en allait pas de même au sein des réseaux néerlandophones qui se sont intéressés à lui dès 1900.

La seconde partie de l'ouvrage s'ouvre sur une contribution d'Hubert Roland qui révèle que les échanges culturels entre Bruxelles et Vienne ne sont pas aussi réciproques qu'on le considère habituellement (p. 115). Selon une même perspective comparative, Norbert Bachleitner revient sur les relations qu'ont entretenues Émile Verhaeren et Stefan Zweig et montre comme le second a modelé la réception du premier, en relevant des crises dans son itinéraire, en l'intégrant au monde germanique et en le réinsérant dans le cadre d'un courant vitaliste international. À rebours des conventions

habituelles, l'intérêt de la présente est de souligner la liberté que prennent les différents médiateurs culturels quand ils diffusent l'œuvre d'un autre. Dans son article, Szilvia Ritz crée de subtiles distinctions entre le symbolisme belge et le symbolisme viennois à partir du concept d'exotisme (p. 169). Elle déconstruit également l'image conventionnelle du symbolisme qu'elle scinde en deux tendances : une tendance hermétique et germanophile, que l'on retrouve sous la plume de Maeterlinck ; une tendance socialisante, plus démocratique et plus ancrée dans le monde, dont l'œuvre de Verhaeren est un archétype.

La contribution d'Aniel Guxholli, qui dessine un parallèle entre l'Art Nouveau bruxellois et les conceptions artistiques viennoises telles que présentées dans *L'Homme sans qualités* de Robert Musil, fait transition avec la troisième partie qui s'intéresse aux transferts intermédiaires. Inga Rossi Schrimpf montre, dans ce contexte, que les artistes autrichiens ont orienté la réception de certains plasticiens belges pour rendre leurs œuvres acceptables aux yeux des instances de légitimation viennoises. Reconduisant l'hypothèse d'une incomplète réciprocité des échanges culturels belgo-autrichiens, elle rappelle, par ailleurs, que l'influence des créateurs belges à Vienne est localisée dans le temps. Si un terrain similaire est exploré par Sylvie Arlaud, il est question de toute autre chose avec Clément Dessy qui revient sur la trajectoire de Fernand Khnopff. Envisageant les collaborations du peintre avec des revues viennoises, Dessy souligne en effet la nécessité pour les artistes de souscrire aux logiques de cette « civilisation du journal » (p. 283)

qui s'est installée dans la seconde moitié du XIX^e siècle. Megan Brandow-Fallor envisage, quant à elle, l'influence des arts dits primitifs sur les peintres d'avant-garde belges et viennois en montrant comment ces créateurs se sont approprié une « syntaxe » naïve, semblable au langage des enfants (p. 287). Enfin, au travers d'une étude des positionnements de Frans Masereel, Chris Reyens-Chikum postule qu'à l'orée du XX^e siècle, nombre de créateurs « modernistes » avaient en partage une même croyance universelle en une « religion de l'art » que la Guerre de 1914-1918 a anéantie (p. 315).

Avec le texte d'Alexander Carpenter, la quatrième partie de l'ouvrage rappelle l'influence de la poésie belge sur les compositions musicales d'Arnold Schönberg en spécifiant le constat de Michael Cherlin attribuant les « oppositions dialectiques » schönbergiennes à un sans doute trop large et diffus *Zeitgeist* (p. 344). Dans un champ cette fois strictement musical, la contribution de Guillaume Tardif met en lumière la renommée internationale de musiciens belges qui collaborèrent avec des compositeurs aujourd'hui très reconnus. Le critique en vient alors à considérer l'influence du violoniste Eugène Ysaÿe dans l'œuvre des Viennois Fritz Kreisler (1875-1931) et Rudolf Kolisch (1896-1978), envisageant ainsi, dans le même mouvement, la postérité du modernisme. La dernière partie élargit plus encore l'éventail des domaines envisagés. La contribution de Hans Vandevoorde livre un panorama historique des cafés dans les deux capitales selon une perspective doublement originale. En plus de s'intéresser à l'ambiance des cafés à partir des impressions sensorielles

laissées par les auteurs dans leur littérature, Vandevoorde étend la définition canonique de Jean-Pierre Bertrand et Geneviève Sicotte. Enfin, Birgit Lang comble une importante lacune dans l'histoire de la psychanalyse en Belgique en revenant sur les travaux du psychanalyste belge Johan Varendonck (p. 425).

En conclusion, il apparaît donc que l'ouvrage *Brussels 1900 Vienna* est utile dans le champ de la recherche en ce qu'il décloisonne l'étude des littératures belges des XIX^e et XX^e siècles (bien souvent le fait de spécialistes isolés) en la situant plus généralement à l'échelle des littératures modernistes européennes.

Adrien CHIROUX
Maxime DEBLANDER
UCLouvain

Un compte rendu étendu de cet article est paru en ligne sous le titre « Bruxelles: capitale du XIX^e siècle » dans le *Carnet de Textyles* sur le site de la revue: <https://textyles.hypotheses.org/552>

Purnelle (Gérard), *L'Eau souterraine. Lectures poétiques, Bruxelles, Académie royale de langue et littérature françaises*, coll. « Essais », 2021, 262 p.

Ce recueil de textes critiques de Gérard Purnelle emprunte son titre à un poème de René Purnal: l'expression évoque au professeur liégeois « cela même qui fait la poésie et circule dans l'échange poétique ». Eau souterraine, eaux troubles ou mêlées (« L'horreur, mais aussi l'extase, ont à jamais mêlé leurs eaux en moi », confesse François Jacqmin, cité dans l'ouvrage), eaux

stagnantes que la poésie cherche à remuer (« J'ai cru vivre jadis, désaltérer le temps et lasser les eaux mortes qui stagnent dans nos mots », écrit Françoise Delcarte) : la substance invisible et vitale qui innerve tout poème se trouve ici pistée par le geste herméneutique, et acheminée vers le lecteur. Les textes réunis dans cet opus, publiés une première fois entre 2002 et 2020 sous la forme de pré- ou postfaces, chroniques et articles, concernent une dizaine de poètes et poétesses, parmi lesquels les Belges sont bien représentés. Nourrie d'un alliage savoureux entre érudition et affect, la démarche de réception engagée par Purnelle actualise et prolonge le partage d'expérience souvent visé par le poème : les commentaires offrent une réponse et un écho aux poètes, confirmant que le « courant » est passé, ou du moins, tend à l'être.

L'émotion poétique se trouve en effet au cœur du recueil : envisagée comme une « coïncidence de soi avec *de l'autre* qui s'y produit », elle a lieu « lorsque le lecteur se reconnaît, instantanément et comme par inadvertance (sans y être préparé), dans le discours, l'expression, l'émotion de l'autre ». Purnelle se rend attentif tant aux *efforts* du poème – ce que le texte cherche à atteindre – qu'à ses *effets* – ce qu'il suscite comme impression, comme connivence éventuelle entre poète et lecteur. Les traits formels sont dès lors observés avec une grande finesse, non comme de purs jeux de langage, mais en tant qu'ils soutiennent l'élan du poème : la parcimonie d'adjectifs chez Gérard Prévoit traduit ainsi un souci de nommer le réel plutôt que de le décorer ou d'en montrer le chatoisement ; l'hypallage chez Jacqmin révèle

une forme de transfert des affects entre le sujet et l'objet, « pour approcher au plus près l'impossible réalisation de son désir : restaurer l'extase » ; l'ellipse et la synecdoque chez Paul-Jean Toulet manifestent une tentative de saisir en un mot « une impression tout entière, à la fois indicible et condensée » ; la réécriture sans cesse élaguée d'un même texte chez Laurent Demoulin dit l'expérience du deuil et de la perte (« Détails perdus, éléments conservés : substance même du travail du deuil, présence-absence du disparu ») ; le choix du récit en vers libres plutôt qu'en prose chez Joseph Ponthus permet d'« inscrire dans un rythme – de la phrase, de la page, du souffle – le battement de l'émotion et la violence du réel » ; etc.

L'expérience sensible, parfois bouleversante, de la lecture de poésie (ainsi de certains recueils de Jacques Izoard, qui ont constitué pour Purnelle « l'expérience de lecture la plus violente qu'il [lui] ait été donné de vivre ») sert de point de départ à une analyse savante, mais non moins limpide, des spécificités stylistiques des auteurs abordés, afin de révéler la *distance* avec laquelle compose tout poème. Distance de la forme poétique avec le registre discursif ordinaire, distance entre le poète et l'objet de son désir que tente de franchir le poème (chez Apollinaire notamment), distance « entre le soi qui écrit et celui dont il vise à revivre l'émotion » que l'écriture s'efforce de réduire (chez Philippe Jacottet), distance tantôt tenace (chez Toulet), tantôt resserrée (chez Delcarte) qui sépare le poète de son destinataire... Distance fondamentale, consubstantielle à la poésie, que Purnelle conçoit comme « une

condition positive de [l']échange [poétique] et du développement du sens », et dont il rend compte avec acuité.

Manon HOUTART
F.R.S.-FNRS/UNamur

Sheeren (Hugues) et Demoulin (Laurent) (dir.), *Francofonia*, n° 75, *Simenon et l'Italie*, Firenze, Olschki Editore, automne 2018, 200 p.

Le numéro 75 de la revue *Francofonia. Studi e ricerche sulle letterature di lingua francese* (Autunno 2018, Anno XXXVIII), publié par Olschki, prestigieuse maison d'édition florentine, est consacré à *Simenon et l'Italie*, et réalisé sous la direction de Laurent Demoulin et d'Hugues Sheeren. Il contient en outre un « Inédit » de Jean-Baptiste Baronian, « Et l'Italie dans tout cela? » (p. 153-159), et des rubriques « Comptes rendus / *Recensioni* » et « Notes de lecture / *Schede* » (p. 161-200).

Le numéro s'ouvre avec une page intitulée « En souvenir de Brigitte Soubeyran » (p. 3), une collègue qui, par le biais de sa générosité, ses compétences linguistiques et littéraires et son enseignement en Italie (à Urbino et à Bologne), a participé à faire de cette revue une belle réussite. Plus que normal, alors, de se souvenir d'elle et en même temps de fêter la création d'un Centre d'archives bolognais dédié à Georges Simenon (cf. Cecilia Cenciarelli, « Avant-propos: à la recherche de Georges Simenon à Bologne », p. 11-15, est important pour comprendre le rôle de la « Cineteca di Bologna », p. 14-15) en lui dédiant un numéro monographique.

Auparavant, l'« Introduction » (p. 5-10), signée par les deux directeurs

de publication, se sert d'une « ruse » pour presque décourager le lecteur, en lui rappelant ce que notre collègue bien-aimé Michel Lemoine disait dans un article de 1998 sur « Simenon et l'Italie »: « entre ces deux pôles, constitués par l'enfance et la vieillesse, par le rêve et la réalité, par Liège et Lausanne, l'Italie est fort peu présente dans l'œuvre pourtant abondante de Simenon ». Bien au contraire, le numéro en question arrive à démontrer que le lien entre Simenon et l'Italie est plus important que ce que l'on croit habituellement (et au-delà de certaines liaisons connues mais toujours fécondes, comme celle choisie par Marina Geat, « Georges Simenon et Federico Fellini: ces mystérieuses synchronicités... », p. 83-100); et cela même quand Hugues Sheeren parle, dans sa contribution, de « Présence ou absence de Simenon dans le contexte scolaire italien » (p. 119-138).

S'il est vrai que certains « auteurs » d'anthologies de littérature en langue française éditées en Italie veulent « justifier leur choix, expliciter le motif pour lequel Simenon a été inséré parmi les grands écrivains, un peu comme si cela n'allait pas de soi (p. 127) », il est vrai aussi que Simenon est de plus en plus reconnu en Italie comme un grand écrivain grâce à la réédition de ses œuvres chez Adelphi, éditeur milanais qui d'un côté, ne fait pas regretter la diffusion des romans de Simenon (et de Maigret) par Mondadori (voir à ce propos les contributions de Marco Biggio et Andrea Derchi, « Couvertures simenoniennes », p. 33-48) et, de l'autre, lui a procuré l'accès à un public plus cultivé, averti, en mettant aussi à la disposition du lecteur italien les trois volumes de la « Pléiade »

édités par Jacques Dubois et Benoit Denis dans une collection prestigieuse, « La Nave Argo », dans laquelle on a aussi relancé, par le biais d'une nouvelle édition de Paolo Squillaciotti, l'ouvrage de Leonardo Sciascia. Dans ce numéro, il est également question de certains Italiens d'Amérique, venus de Sicile, « où les Rico ont encore de la famille », comme l'explique Laurent Demoulin dans son article « La double filiation des Italiens d'Amérique dans les “romans durs” de Simenon » (p. 49-66).

Mais la Sicile – et l'Italie dans sa totalité et son actualité (voir l'article de Paul Mercier « Souvenirs d'Italie et propos sur l'actualité dans les écrits autobiographiques de Georges Simenon », p. 101-117) – est encore plus explicitement présente dès le départ de la quête collective de *Francofonia* grâce à Bernard Alavoine, qui se et nous questionne sur « Le Commissaire Salvo Montalbano: un Maigret Italien? » (p. 17-32). Inutile de rappeler à nos lecteurs qui est Montalbano et son créateur, Andrea Camilleri, qui a avoué à plusieurs reprises combien il a tiré du Maigret de Simenon (dont il avait travaillé les polars pendant sa jeunesse pour les scénarios d'un téléfilm transmis par la RAI entre 1964 et 1972), un peu comme l'a avoué l'écrivain grec Pétros Márkaris pour la création de son commissaire à lui, Kostas Charitos.

Luciano CURRERI
ULiège

